HULIN (Nicole). – *Les Femmes et l'enseignement scientifique*

Avec la collaboration de Bénédicte Bilodeau. Postface de Claudine Hermann. – Paris : PUF, 2002. – IX-227 p.

Françoise Mayeur

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/486>

DOI : 10.4000/histoire-education.486

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 127-129

ISBN : 2-7342-0946-2

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Françoise Mayeur, « HULIN (Nicole). – *Les Femmes et l'enseignement scientifique* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 97 | 2003, mis en ligne le 12 octobre 2008, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/486> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.486>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

HULIN (Nicole). – *Les Femmes et l'enseignement scientifique*

Avec la collaboration de Bénédicte Bilodeau. Postface de Claudine Hermann. – Paris : PUF, 2002. – IX-227 p.

Françoise Mayeur

RÉFÉRENCE

HULIN (Nicole). – *Les Femmes et l'enseignement scientifique*. – Avec la collaboration de Bénédicte Bilodeau. Postface de Claudine Hermann. – Paris : PUF, 2002. – IX-227 p.

- 1 Voici, dû à un auteur scientifique, physicienne qui s'est faite historienne, un livre court et clair sur un sujet fondamental¹ : en combien de temps, comment, parti d'une différence considérable avec l'enseignement masculin à tous les niveaux, l'enseignement scientifique féminin s'est-il rapproché jusqu'à s'identifier à celui-ci ? La situation actuelle permet d'observer le peu d'options féminines en faveur des études scientifiques. Une série de décalages dans la législation, dès la loi Guizot, manifeste nettement des programmes plus légers – contenus et horaires – dans les écoles féminines. Commencée pour l'enseignement secondaire en 1924, l'identification des enseignements masculin et féminin connaît ensuite un long cheminement.
- 2 L'étude est assortie d'« annexes » relatives à l'éducation des femmes : extrait du rapport à la Convention de Condorcet, extrait du discours prononcé par Jules Ferry en 1870 et liste des sujets de l'épreuve, étrange à nos yeux, de « composition française » imposée à toutes les candidates aux agrégations scientifiques. Le développement lui-même comporte deux volets. Le premier retrace l'histoire de l'enseignement secondaire des jeunes filles, à partir des cours Duruy et de la loi Camille Sée de 1880 : examen des orientations, analyse des discussions entre les professeurs des lycées de jeunes filles sur la place à donner aux sciences dans leurs enseignements. La réforme de l'enseignement secondaire masculin en 1902 et l'habitude de se préparer au baccalauréat que prend alors un nombre grandissant de jeunes filles² rendent plus

faciles les essais de réforme. Préparer un baccalauréat littéraire est plus aisé aussi pour elles dès l'instauration de cours optionnels de latin. L'obtention d'un baccalauréat scientifique n'est pas aussi facile : 69 réussites en mathématiques contre 412 en philosophie en 1914. Une commission créée en 1916 par le ministre Viviani constate que les baccalauréats scientifiques (C et D) exigent en sciences des connaissances absentes des programmes féminins : la scolarité normale de cinq années prévues pour elles ne suffit pas. Il faut donc une sixième année ; la préparation à la mention « mathématiques », qui se développe timidement, rend en outre nécessaire le recours, pour une partie de l'enseignement des mathématiques, à des professeurs hommes.

- 3 La question du baccalauréat vient donc fortifier l'idée d'une réforme de l'enseignement secondaire féminin qui aboutira progressivement à une assimilation des études masculines et féminines. La commission Viviani écarte l'hypothèse d'une assimilation « radicale » au bénéfice d'une « adaptation ». Demeurent donc les décalages qui conduisent une quantité grandissante de jeunes filles à rechercher les diplômes masculins. À partir des années 1920, la mixité dans les établissements n'apparaît plus comme une illusion ; une série de textes réglementaires en définit alors les conditions, destinées à sauvegarder la situation de chacun des deux enseignements. En 1924, l'enseignement secondaire féminin comporte les mêmes programmes que l'enseignement masculin. Réforme approuvée par les familles : elles y voient une garantie d'accéder aux carrières et aux études en Faculté. Les professeurs féminins sont moins acquis, en raison, disent-elles, des « compressions » obligatoires ou de fait, d'autant qu'il est mal aisé d'organiser les exercices pratiques. Pour les enseignements de sciences, les réactions des professeurs à une enquête de la *Revue universitaire*³ se révèlent favorables. Madeleine Courtin, professeur au lycée Molière, se dit contente des « programmes actuels d'histoire naturelle, complétés par les séances de travaux pratiques ». En physique (l'enseignement ne commencera que l'année suivante), « on se saurait trop se réjouir de l'introduction des manipulations hebdomadaires : on ne comprend la physique que lorsqu'on fait soi-même les mesures ». Madeleine Courtin se montre également claire sur « la possibilité d'enseigner aux jeunes filles, dans un esprit tout féminin, les mêmes matières qu'aux garçons » : « Quant à la manière d'enseigner, elle ne se pose pas en sciences, où l'on peut concevoir des différences dans la façon de présenter les éléments des mathématiques, des sciences physiques ou naturelles à des jeunes filles ou à de jeunes garçons ».
- 4 Dix ans plus tard, les résultats d'une enquête de la *Revue universitaire* font apparaître le « soin extérieur apporté à leurs devoirs » par les jeunes filles, plus « scolaires » que les garçons. Un seul professeur de sciences s'est exprimé sur les résultats obtenus : « Elles montrent une infériorité très nette dans la résolution des problèmes de physique ». Personne cependant ne souhaite revenir à la situation de deux enseignements séparés ; la gémation rencontre peu d'adeptes. Une circulaire de 1957, sans se prononcer sur le fond du sujet, constate l'intérêt que présentent de multiples expériences de coéducation, à la suite de la guerre. Il serait alors malaisé pour l'auteur de déterminer la place précise qu'ont occupée les matières scientifiques dans ce mouvement général de rapprochement avec l'enseignement masculin.
- 5 L'analyse dans le temps des agrégations scientifiques féminines (1883-1940) forme le second volet du livre. Aux textes se joignent force tableaux chiffrés. Ils montrent le chemin qui conduit, au cours des années 1970, vers l'identification des agrégations féminines et masculines (la fusion des écoles de Sèvres et de la rue d'Ulm a lieu

seulement en 1985). La faible orientation des jeunes filles dans les filières scientifiques et techniques reste cependant une question. La solution requiert, d'ailleurs, au-delà des initiatives de type universitaire, de multiples actions.

- 6 « De la mixité décidée à la mixité dans les faits » : la postface de Claudine Hermann évoque le temps écoulé depuis la période décrite par l'auteur et apporte « quelques éléments sur la situation actuelle ». Que les étudiantes se fassent rares dans les disciplines scientifiques amène à s'interroger sur la manière dont elles sont enseignées dans le secondaire. Au cours des années 1990, ont eu lieu des essais pour remédier au déséquilibre manifeste dans l'orientation respective des deux sexes. Les voies scientifiques et techniques tentent peu les filles. En sont responsables les parents, comme le comportement différent des enseignants selon la nature de leur public. Des conseillers d'orientation mal informés, des locaux peu adaptés à l'accueil des filles, les adolescents eux-mêmes font parfois le reste. Peuvent alors agir les initiatives ministérielles, la politique des grandes écoles scientifiques, les associations, comme « Femmes et mathématiques », l'AFFDU ou encore « Femmes et Sciences ». La situation actuelle dans les établissements secondaires conduit C. Hermann, pour finir, à s'interroger sur la situation de mixité où ils se trouvent. Comme dans certains pays étrangers, l'idée se fait jour d'attirer les filles dans les filières déficitaires. Les concours n'apparaissent plus, aujourd'hui, en état de dégager les qualités requises pour la vie professionnelle. La situation invite donc à une attitude volontariste. Des solutions immédiates n'apparaissent pas, encore que les problèmes soient, on le voit, clairement perçus et analysés.
-

NOTES

1. Déjà abordé par N. Hulin lors d'un séminaire d'André Chervel organisé par le SHE, sur l'agrégation (1992) et repris dans une conférence donnée en 1996 aux journées portes ouvertes de l'ENS.
 2. De 26 en 1905, les réussites s'élèvent à 481 en 1914.
 3. *Revue universitaire*, 1928/2, pp. 476-477. Elle ne semble au reste pas avoir suscité un grand intérêt parmi les professeurs de sciences.
-

AUTEURS

FRANÇOISE MAYEUR